

Jérôme Garcin

Olivier

Postface inédite de l'auteur



folio

COLLECTION FOLIO

Jérôme Garcin

Olivier

Postface inédite de l'auteur

Gallimard

Jérôme Garcin est né à Paris le 4 octobre 1956. Il dirige les pages culturelles du *Nouvel Observateur* et anime *Le masque et la plume* sur France Inter. Il est notamment l'auteur de *Pour Jean Prévost*, prix Médicis Essai 1994, *La chute de cheval*, prix Roger Nimier 1998, *Théâtre intime*, prix Essai France Télévisions 2003, et *Son Excellence, monsieur mon ami*, prix Prince Pierre de Monaco 2008, tous parus aux Éditions Gallimard.

Frères, n'oublions pas ceux qui dorment
à l'ombre
Sous la croix, et qu'un mot de nous peut
réveiller...

MALLARMÉ

Je viens d'avoir cinquante-trois ans ; nous venons d'avoir cinquante-trois ans. Je n'aime pas ce rituel. Il réveille une douleur que le temps a fini par discipliner, mais qu'il n'a jamais réussi à effacer. Il ravive une colère d'enfant révolté par l'injustice, une hébétude, un effroi, dont, malgré tous les efforts qu'on fait pour se tenir droit, on ne se relève jamais.

À chaque anniversaire, le même trouble me saisit : j'ai l'impression que je ne suis pas seul. Il m'arrive même, sans rien en dire à ceux que j'aime et qui m'entourent de leur affection, de m'étonner de ton absence, de pester contre ton éternel retard, de lorgner vers la porte d'entrée, de te guetter, d'imaginer que tu vas m'aider à souffler les bougies — à deux, quelle furieuse tornade ce serait, et quelle riieuse bourrasque. À deux, on ferait un vaillant centenaire.

Mais tu n'es jamais venu autrement qu'en frôlant, de ton aile d'ange, mon épaule et la pointe sensible de ma clavicule fracturée après une

chute de cheval. Est-ce une illusion ou une résignation ? Il me semble que, les années passant, ta caresse se fait plus pressante. Plus tu t'éclipses, et plus tu es présent. Peut-être est-ce toi, en vérité, qui trouves le temps long et m'attends, tapant du pied, calculant les heures Dieu seul sait où.

Pour moi, les absents ont toujours raison.

Il me reste une photo, en noir et blanc, de notre dernier anniversaire ensemble. Elle est datée d'octobre 1961. Nous avons cinq ans. Il y a plein de cadeaux, de gâteaux, de bonbons, de pochettes-surprises, sur une table ronde et blanche, dans le jardin de Bray-sur-Seine gouverné par un très vieil acacia au tronc si gros qu'on ne peut l'enlacer et aux racines si protubérantes qu'elles paraissent former une manière de tumulus enherbé. La lumière de l'automne est encore claire. Nous sommes debout, aux côtés de Catherine, Chantal et Anne, nos trois cousines en kilt sage et chemisier blanc, une barrette dans les cheveux. La fête va commencer. Je semble impatient de manger, à moins que ce ne soit simplement l'impatience de grandir. Tu es plus mélancolique, un peu détaché. Ton beau visage maigre incline vers le gravier blond. On est heureux et tu es ailleurs. Comme si, à cet instant précis, sur le perron de cette grande maison où nous avons grandi, où nous avons tant joué, où

nous n'avons fait qu'un, tu presentais que tu n'aurais jamais six ans.

J'ignore pourquoi je viens d'écrire cette phrase étrange. Sans doute me réconforte-t-elle rétrospectivement. C'est si facile de faire parler, longtemps après, les petits morts. Mais j'aimerais croire que tu n'as pas été pris au dépourvu, que tu savais ton temps compté, que tu avais conscience d'être un vivant provisoire, et que tu étais déjà, sur la lourde terre du Provinois, plus léger que l'air.

En observant toutes les photos que je garde de toi, et où, à la montagne, à la campagne, à la mer, nous sommes inséparables, indissociables, je suis frappé par ta grâce, ta vulnérabilité, et une délicatesse suspecte, comme une présence fantomatique. À côté, j'exprime la rondeur de la vie, l'épaisseur des choses, je m'inscris dans la durée, je suis gourmand et obstiné — on peut supposer sans mal l'homme que je deviendrai, l'amoureux des vieux arbres, des hautes frondaisons et de la terre travaillée. Tu es une plante fugace, un *ageratum* à fleurs bleues ou une *impatiens* rouge — c'est un nom qui te va si bien, Anne-Marie en plante souvent devant la maison, elles sourient au soleil, acceptent d'être éphémères et puis disparaissent avec l'hiver de nos vies ; moi, je suis plutôt du genre vivace, un *buddleia*, dont les fleurs mauves attirent les papillons, les fugitifs, ou un *gunnéra* à l'épaisse tige à rhubarbe, qui a

les pieds dans l'eau, ne craint pas la tempête et revient, même quand on l'a oublié.

Mais les photos font-elles foi ? Disent-elles la vérité ? Est-ce que je les examine ou sont-ce elles qui me dévisagent ? Lorsque je tente de les faire parler, de te faire parler, je pense à ce que m'avait confié notre grand-mère maternelle, Madeleine Launay, que nous appelions Mam et que nous adorions, t'en souviens-tu ? Je devais avoir dix ans. Elle avait pris ce jour-là sa voix la plus douce, la plus chaude, pour me livrer, c'étaient ses mots, deux *secrets*. Le premier était d'ordre religieux. Pendant la messe, le dimanche précédant l'accident, et alors que ni toi ni moi n'avions fait notre première communion, tu avais soudain quitté ta place au moment de l'eucharistie et rejoint, dans l'allée centrale de la vieille et humide église de Bray, la lente procession des adultes pour aller recevoir, sur la langue, avec évidence, l'hostie consacrée. Le prêtre te croyait plus âgé, ou peut-être fut-il saisi par l'expression de ta foi, par l'énigmatique profondeur de ton visage, il te la donna, y ajoutant un sourire intrigué.

De ma chaise, je t'avais observé marcher vers l'autel avec étonnement, un peu de jalousie mais aussi de contrariété, car tu avais enfreint la règle en vertu de laquelle seuls sont admis à communier ceux qui y ont été préparés, autorisés. Dans le récit que m'en fit ma grand-mère, je compris qu'elle voulait attribuer à ta communion prématurée le symbole d'un viatique et le poids, plus

invisible que l'air, d'une extrême-onction. Certes, Mam était très pieuse. D'autant plus inspirée et inspirante qu'elle était née dans l'athéisme militant. Son père, Eugène Penancier, garde des Sceaux d'Édouard Daladier, sénateur radical-socialiste, maire de Bray-sur-Seine, avait la haine des curés. Et c'était à son insu, contre sa volonté, avec une ferveur renforcée par la clandestinité révolue des temps révolutionnaires, que, à la fin de l'adolescence, elle était allée faire sa première communion à l'église Saint-Séverin. Mais, si croyante fût-elle, notre grand-mère n'avait pas inventé ton geste. Elle y voyait seulement la preuve que tout est écrit et qu'il y a, chez les enfants qui vont mourir, une trace manifeste du Dieu qui les réclame, de l'au-delà qui les aspire.

L'autre secret logeait au fond de la nuit obscure. Dans la même maison de Bray, tu avais fait un terrible cauchemar. Au milieu du jardin aux pelouses rondes et féminines, les adultes parlaient à la lumière des chandelles. C'était presque l'été ; c'était la veille de l'accident. Et soudain, là-haut, tu avais crié et pleuré. Mam était montée dans notre chambre. Elle avait calmé ton irrépressible angoisse. Tu venais d'avoir la vision d'une guerre effroyable, tonitruante, dont nul ne réchappe. Et tu avais demandé à notre grand-mère pourquoi, au lieu des armes assassines, les soldats ne portaient pas plutôt des boucliers, rien que des boucliers. Tu rêvais d'une bataille d'enfants, d'un front

d'innocents. Tu réclamais la paix. Tu refusais la mort. Mam avait séché tes larmes tandis que je dormais dans mon lit du profond sommeil de l'insouciance.

Ces deux histoires, je ne les ai jamais oubliées. Elles ont fait un étrange chemin en moi. Elles me poursuivent depuis plus de quarante ans. Elles se sont accommodées du long silence où je les conservais — en les couchant aujourd'hui sur le papier, il me semble que je t'aide un peu à te relever. Elles attestent la prémonition qui saisit, à pas d'âge, ceux qui s'appêtent à disparaître, comme s'ils voulaient ainsi avertir ceux auxquels bientôt ils vont tant manquer, les survivants hagards d'un désastre intime.

Chaque fois que je relis les derniers mots écrits, en avril 1973, par notre père, Philippe, juste avant sa mortelle chute de cheval, dans le beau texte inachevé qu'il consacra à Charles Péguy et dont les pointillés semblent dessiner sur le papier les bords à peine visibles d'un gouffre, c'est à lui mais aussi à toi, Olivier, que je pense. Ils expriment exactement ce que je ressens. « Il avait la prescience tragique de l'accident qui romprait son élan. Vision d'un avenir accidentel qui ne suspend pas les actions, qui ne ruine pas les raisons d'agir mais les renforce au contraire à la lumière du malheur qui va fondre... »

Au pied de la frêle et bucolique église Notre-Dame-du-Mesnil, dont le clocher en brique et pierre blanche est coiffé d'un toit en ardoise à huit pans, le cimetière est en pente, les morts paraissent glisser lentement vers la vallée, au milieu des pommiers, des chaumes et des colombages. Ils bougent. En ce dimanche de la Toussaint, dans la brume du matin, rendue laiteuse par les premiers rayons du soleil, des ombres courbées, voilées de noir, toilettent les tombes et poussent sur le marbre des pots de chrysanthèmes roux. Ce sont de vieilles personnes, qui se parlent à elles-mêmes. Parfois, elles entendent des voix ; elles dialoguent, à jour fixe, avec leurs disparus. Je les regarde officier avec attendrissement ; elles sacrifient à un protocole qui donne raison à leurs regrets et, peut-être, à leur foi. Leur ronde murmurante au milieu des stèles et des cippes condamne ma trop longue négligence.

Depuis combien de temps, Olivier, ne suis-je pas allé fleurir ta tombe, sur les hauteurs tristes

de Bray-sur-Seine où tu reposes, depuis le 7 juillet 1962, et où l'on a couché, onze ans plus tard, notre jeune père à tes côtés ? Je n'ose pas faire le calcul. Je m'en veux d'avoir laissé, saison après saison, notre mère y aller seule, avec un courage qui ne l'a jamais quittée et une émotion presque souriante où il me semble voir le prolongement de ce conte populaire dans lequel un enfant mort supplie sa maman de ne plus pleurer afin que son linceul puisse enfin sécher. Mais je ne sais pas m'adresser aux sépultures. J'ai perdu le langage qu'on apprend au catéchisme et qu'on pratique dans les églises. Je suis discourtois avec le Ciel, maladroit avec ses intercesseurs. Rien de ce qui est trop élevé ne m'attire — j'aime le monde à hauteur d'homme et que le sacré s'accomplisse sur la terre, dans un geste simple, une offrande discrète, la beauté d'une lumière de velours adoucissant la pierre. Je préfère les lieux de mémoire aux lieux de culte, où l'on professe : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites. » Mes morts vivent en moi. Ils me tiennent compagnie. Ils voyagent et respirent à mon rythme. Je t'ai plus emmené dans des contrées lointaines, où il me semblait te faire découvrir des paysages édeniques, et j'ai davantage galopé botte à botte avec notre père, dont l'allure cadencée s'accordait si bien à la mienne, que je ne vous ai visités dans votre dernière demeure, adossée à un petit mur de pierres blanches.

Elle a d'ailleurs perdu, avec les années, le paysage qui la rendait tellement attendrissante ainsi que l'imprenable vue sur ces immenses champs céréaliers où nous allions à bicyclette et où, l'été venu, nous jouions dans de grosses meules de foin parfumé, au sommet desquelles nous avions le sentiment d'être les maîtres de l'univers et d'où nous glissions comme sur un toboggan chauffant. C'était alors un cimetière de campagne, perché sur un tertre que le ciel caressait. La ville en extension a fini par l'encercler et l'étouffer. On vous avait allongés dans l'herbe, vous dormez maintenant dans l'ombre portée des HLM, sur les balcons desquelles flottent des draps multicolores et se dressent des antennes paraboliques.

Le temps a passé si vite. Je ne suis pas sûr que tu reconnaîtrais les lieux où nous avons vécu. À Bray, le grand champ que nous traversions pour aller, une berthe à la main, chercher du lait tiède à la ferme de Mousseaux est devenu un vaste lotissement et l'on ne se baigne plus dans la Seine poissonneuse, sablonneuse, vert olive, aux beaux jours. À Saint-Laurent-sur-Mer, dans l'âpre Bessin, la plage sauvage du Débarquement peuplée de jeunes fantômes, bordée de dunes tristes, coiffée de blockhaus, balayée par les vents gris, inféquentée, striée par les chaînes des bateaux amphibies, piquetée de carcasses tranchantes, de tôles rouillées et de métaux indéterminés que le temps avait arrachés à l'armada

alliée, est désormais le sanctuaire à ciel ouvert du *D Day*, où défilent des touristes bigarrés. À Paris, notre jardin d'enfants de la rue Saint-Jacques a disparu. L'école communale, située un peu plus bas, n'a pas vraiment changé, mais tu ne l'as pas connue. Lorsque j'y suis entré, en septembre 1962, à la veille de mes six ans, j'étais désespéré. Je venais de te perdre. Il me fallait soudain affronter la vie sans mon jumeau, avancer sans te savoir à mes côtés, me battre sans mon allié naturel, jouer dans la cour aux billes ou aux osselets sans jamais trouver ton regard et ton appui, rire seul, pleurer seul, avoir peur seul. Me tenir droit seul, aussi.

(Les pédopsychiatres prétendent que c'est à l'entrée au primaire, vers l'âge de six ans, qu'il convient de briser la fusion gémellaire, de séparer les jumeaux afin de leur apprendre l'autonomie, de les initier à l'idiosyncrasie, de leur enseigner à se construire ailleurs que dans le regard du double originel, de développer leur personnalité respective. Tu vois, Olivier, nous n'avons pas eu besoin des psychologues, on leur a fait la nique, on les a bien eus. La vie s'est chargée de nous écarter et de nous rappeler avec cruauté que, si nous étions jumeaux, nous n'avions pas le même destin.)

J'ai un souvenir vague de cette première rentrée scolaire d'après le drame. Mais j'ai un souvenir très précis de l'état d'affolement où je me trouvais. J'avais l'impression d'être incomplet,

mutilé, dépossédé d'une partie secrète de moi-même, ou plutôt suivi, même les jours sans soleil, par une ombre fine et insistante. Je ne connaissais pas la légèreté : je portais un absent en moi. Je ne connaissais pas l'insouciance : tu souffrais en moi. Je ne connaissais pas l'innocence : tu me l'avais volée. J'étais double.

On m'a souvent dit, en ce temps-là, que je faisais plus vieux que mon âge ; c'est seulement que nos années s'additionnaient et que, en t'éclipsant, en me chargeant désormais de te représenter, tu m'as forcé à grandir plus vite. Je n'avais pas le choix. Toujours, il m'a semblé que tu comptais sur moi pour ne pas faiblir, pour ne pas abdiquer, pour être plus vaillant, plus entreprenant, pour sauver de notre couple brisé ce qui pouvait encore être sauvé. Ta mort précoce a fait de moi un vivant pressé. Pressé de réussir pour deux. Pressé que tu sois fier de moi. Pressé d'être père. Pressé d'avoir des enfants qui ne disparaîtraient pas avant l'âge de raison. Pressé de les aimer tous les trois à la folie. Pressé de vieillir, aussi.

Survivre à son frère jumeau est une imposture. Pourquoi moi, et pas toi ? Sans cesse, il m'a fallu justifier d'être encore là, *redoubler* d'activités mais aussi d'équité, donner une légitimité à mon entrain, combler jour après jour le vide que tu avais laissé, et tenter, avec une rigueur d'orfèvre, d'équilibrer les deux plateaux du trébuchet. Car nous étions nés sous le signe de la Balance dont

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN :

Jérôme Garcin

Olivier

Postface inédite de l'auteur



Olivier

Jérôme Garcin

Cette édition électronique du livre

Olivier de Jérôme Garcin

a été réalisée le 18 juillet 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447930 - Numéro d'édition : 242689).

Code Sodis : N52627 - ISBN : 9782072470295

Numéro d'édition : 242691.